FEUILLETON DE L'ABEILLE

CHERE PETITE CHOSE

Roman, par L. F. Rouquette

—C'est entendu. Mais savez-vous qu'il est dix heures et que nous devons grimper à Saint-Michel?

—Je suis prête.

—C'est une façon de parler.

—Si l'on peut dire! Allez au jardin: dans dix minutes je suis à vous.

Et Charly descendait.

Lui qui avait couru tant de mers lointaines était blasé du spectacle qui se présentait devant ses yeux.

Non qu'il fût indifférent à la beauté des choses. Son âme sensible comprenait mieux qu'un autre une forme, une ligne, un horizon... Mais, seule, Petite Fille le préoccupait.

Il jouissait du soleil et de la mer qu'il pensait: "Cela fait du bien à Janine." Il ne cherchait pas au delà.

Les dix minutes suivies de plusieurs autres s'étaient écoulées et Petite Fille n'arrivant pas. Charly parcourut l'allée des orangers où, sur les côtés, se tenaient des hivernants, pour la plupart des malades.

C'était l'heure de la chaise-longue. Sous des couvertures ou des plaids, soigneusement enveloppés, ils étaient rangés, immobiles. Seuls les yeux vivaient dans les visages blêmes.

Près d'eux, des mamans attentives ou des vieilles dames tricotant un éternel ouvrage.

Charly passait, le regard droit, le buste bombé, les épaules larges. Il allait, sain et robuste, et l'admiration montait vers lui comme vers un dieu dispensateur de force.

Les jeunes malades le suivaient des yeux. Il leur semblait que s'il se fût assis un instant auprès d'eux leur faiblesse eût gagné à ce contact une vitalité nouvelle. Comme il remontait l'allee, sur le perron il aperçut enfin Janine, qui, dans sa robe claire, avait l'air d'une mouette palpitante.

Avec ingénuité elle risqua:

—Je ne me suis point fait trop attendre?

Charly la rassura.

Elle s'appuya au bras de son mari et passa, fière, devant la troupe des malades. Le visage triomphant semblait dire:

"Hein! ce grand monsieur, il est à moi toute seule!..."

Ils délaissèrent la route et prirent un sentier caillouteux qui montait, raide, taillé à même le coteau.

Au fur et à mesure qu'ils grimpaient, la ville s'affaissait davantage; le sentier était bordé d'oliviers centenaires aux troncs noueux et de pins qui ouvraient leurs parasols comme pour s'abriter des rayons du soleil.

Franchi le Murtha, "le vallon des Myrthes," qui est une échancrure verte entre le Soleya et la crête des Serres, Saint-Michel dresse sa muraille de rochers abrupts et déchiquetés.

Vaillamment, aidée par Charly, Janine grimpait. C'était un jeu pour elle, elle riait de tout: des cailloux qui roulaient, de son pied posé de travers, des sauterelles qui se déclanchaient aux moments les plus inattendus. Parfois, elle s'aidait des deux mains; elle avait l'air de marcher à quatre pattes, elle s'agrippait à une toufe de thym: le thym cédait. Heureusement Charly venait à la rescousse.

Les derniers mètres, il la hissa à la force du poignet.

Mais aussi quelle joie pour leur peine lorsque, arrivés près des ruines de la chapelle Saint-Michel, ils virent à perte de vue la Méditerranée comme une immense nappe d'étain sur laquelle le soleil se posait.

Le plateau sur lequel ils étaient allait, dressant ses aiguilles, jusqu'au cap Roux. Là, il tombait à pic dans la mer.

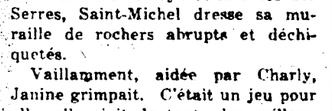
Toutes les criques, toutes les anses apparaissaient avec une netteté géographique.

Le vent, qui portait des senteurs marines, les battait. Rapprochés, ils ne formaient plus qu'un groupe. Janine, la jupe plaquée, les joues avivées, se serrait contre Charly, qui paraissait commander à la nature entière.

Elle sentait intuitivement toute la volonté réfléchie, toute l'énergie de cette âme droite; elle comprenait aussi la beauté de ce corps fait pour la lutte et le combat. Elle se pressa, toute menue, contre lui...

Et Charly, sentant cette petite chose qui s'offrait, ramena doucement, d'un seul bras, ce corps fragile. La tête renversée, Janine ferma les yeux.

Charly lui prit son premier baiser d'amour.



CUNARD

Les plus rapides et plus modernes paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

EN 6 JOURS
TOUS LES MARDIS
MAURETANIA AQUITANIA
BERENGARIA

CUNARD LINE
206 St. Charles St.
New Orleans, La.

CHAPITRE XVIII

JANINE ET SON PETIT ANGLAIS

—Moi, c'est Janine mon prénom. Et vous?

—Moi, je suis Jim.

—Jim?

—Oui.

—Jim ou Jimmy, comme vous voudrez.

—C'est un drôle de nom.

—Pourquoi?

—On s'appelle Charles, Henri, Jacques, Louis...

—En Angleterre aussi, mais ça se prononce "différentement."

—On dit "différemment," monsieur Jim.

—Excuse me. C'est une chose véritablement compliquée, la langue française!

—Vous ne m'en voulez pas?

—De quoi?

—De vous avoir repris...

—Au contraire, je vous remercie très bien. J'ai beaucoup de plaisir à bavarder contre vous. J'étais si seul dans cette magnifique pays. Maintenant, je ne suis plus.

—Mais vos parents?

—Papa, il fait son business à Londres.

—Mais il y avait une dame, l'autre jour...

—Ah! oui, c'est maman.

—Elle reste auprès de vous?

—Si vous voulez, vous pouvez penser ainsi; mais je pense qu'elle est plutôt auprès du trente et quarante.

—Quoi?

—Oui, le trente et quarante, vous ne "connaissez point... à Monte-Carlo? On y perd aussi sûrement son argent qu'à la roulette. Maman, elle aime beaucoup son garçon, mais le jeu davantage.

Et Jim s'interrompait pour tousser.

Ce dialogue s'échangeait sur la terrasse de l'hôtel qui domine la mer, à l'heure où le soleil rayonne dans toute sa gloire.

Les deux interlocuteurs—Janine et Jim—paresseusement étendus sur leur chaise-longue, prenaient un bain de lumière tout en bavardant.

Après sa randonnée en montagne avec Charly, Petite Fille avait été obligée de garder la chambre, terrassée par la fièvre. Le docteur, appelé, avait ordonné le calme absolu, le repos le plus complet.

Et Janine avait augmenté d'une unité la rangée des malades.

Sur la terrasse, deux chaises-longues pouvaient tenir. L'une était occupée par un jeune Anglais de vingt ans, l'autre par une jeune danseuse de music-hall qu'un vieux monsieur entourait de prévenances attentives. Un matin, cette place fut libre; on expliqua que la jeune femme était partie, mais on évita avec soin de dire pour où. En réalité, il y avait dans le cimetière de Beaulieu une nouvelle tombe qui disparaissait sous les roses fraîchement coupées.

Janine avait pris la place et fait connaissance en même temps de son voisin.

Les premiers jours, ils n'avaient échangé que des regards à la dérobée, afin de se rendre compte de leur état respectif.

—Dieu, qu'il a l'air malade, le pauvre garçon! pensait Janine.

—Pauvre petite fille! songeait son voisin. Comme ses joues sont creuses et ses yeux sont cernés...

Au fond de soi-même, chacun, dans cet egoïsme spécial des tuberculeux, se réjouissait des progrès accomplis par le mal chez l'autre.

Puis ce furent les politesses usuelles: le journal qu'on se prête, ou le livre; les mots que l'on échange sur l'état de la mer, du ciel, puis les premières médisances, si peu graves, sur les voisins.

Ce jour, l'Anglais avait apporté un sac de chocolats... et la glace fut rompue.

—Ils sont exquis, déclarait Janine.

Et Jim demandait:

—C'est votre papa, ce monsieur qui est avec vous?

—C'est mon mari, répondait Janine d'un petit ton vexé.

—Pardonnez-moi, je n'ai point voulu vous faire une offense.

Mais Janine boudait. Elle feignit de s'absorber dans la lecture d'un roman.

Malgré elle, les lettres dansaient devant ses yeux; elle ne pouvait suivre l'intrigue, sa pensée allait à ce méchant garçon qui lui avait fait de la peine.

Au fond, il ne savait pas. En effet, on pouvait à la rigueur se tromper. Pourtant, Charly n'avait que trente-huit ans. Oui, mais il avait souffert, sa figure était sérieuse, il riait peu. Elle, malgré ses dix-sept ans, en paraissait quinze. Elle avait beau jouer à la dame, cela ne prenait pas.

—Je suis véritablement désolé de vous avoir fait de la peine.

—Mais non, je ne suis point fâchée.

—Faisons la paix.

—C'est cela.

Et, par-dessus leurs couvertures, ils échangèrent une poignée de main. Il sembla à Janine que l'étreinte s'attardait un peu trop; mais, comme la main était douce, elle n'y prit pas garde.

Du reste Charly paraissait. Il montait l'escalier qui, de la terrasse, descendait jusqu'au chemin bordant la mer. Il avait l'air de surgir de l'onde.

Depuis la rechute de Janine, pour la laisser entièrement à sa cure il s'astreignait à de longues courses dans la montagne. Il battait les sentiers de Villefranche à Monaco, ou bien encore il prenait une barque et ramait pendant des heures dans le seul but de briser ses muscles et d'endormir sa pensée.

Son front s'assombrissait davantage de ne rien pouvoir contre le mal implacable.

Petite Fille, le soleil descend. Il faut rentrer, c'est l'heure.

—Oh! encore une minute, voulez-vous, Charly. Il fait si bon...

—Je n'en ferai rien. Le docteur l'a formellement défendu.

Alors Janine se levait, pliait sa couverture lentement, lentement.

—Bonsoir, monsieur Jimmy.

—Bonsoir, mademoiselle Janine.

—Puis elle suivait son époux, faisant sa lippe, traînant les pieds, comme une enfant gâtée.

CHAPITRE XIX

LA MARQUE DU DESTIN

L'intimité fut bientôt grande entre Janine et Jim dans ce rapprochement spontané qu'ont les êtres marqués par le destin, l'amitié avait jailli comme un lys sauvage. Le besoin de tendresse, la soif de bonheur de ceux qui, sans se rendre un compte exact de leur situation, se savent condamnés, les poussaient l'un vers l'autre.

Janine n'avait jamais aimé. Son cœur comme son corps était vierge, et même lorsque Charly, au haut de la colline, lui avait pris un baiser, baiser qu'elle avait rendu, elle ne s'était pas livrée.

Mais devant cet être, qui se défendait mal devant la mort, sa tendresse s'exaltait de ces sentiments maternels qui dorment à fleur de peau dans le cœur d'une femme.

Elle, qui avait souffert du manque de caresses, s'apitoyait devant la solitude de Jim. Pour elle, les coups qu'elle avait reçus autrefois n'étaient rien comparés à l'isolement du jeune garçon.

Les propos futiles des premiers jours avaient fait place d'abord à de grands silences, où leurs cœurs battaient à l'unisson. Bientôt, ils ne purent plus mentir à leurs regards, et le mot, le doux mot qui rapproche et qui prend, était venu sur leurs lèvres.

Janine ne pensait pas que cela fût mal. Pour la première fois, l'amour faisait vibrer son âme et son âme d'enfant se donnait toute, sans arrière-pensée. Pour Charly, elle avait une reconnaissance infinie. Mais elle songeait qu'elle était à Charly pour toujours! Lorsqu'elle pensait cela, elle était prise de crises qui la jetaient dans un abattement farouche.

Plus Charly se montrait prévenant, empressé, consolateur, plus elle le fuyait dans une hostilité sans ménagement. Ne pouvant s'échapper, elle se réfugiait dans un silence hautain. Elle était présente, mais sa pensée était lointaine. Elle n'avait de joie qu'auprès de Jimmy.

Lorsqu'ils étaient seuls, ils faisaient des projets vastes comme la mer et mobiles comme elle.

L'avenir? Mais il était à eux. Ils étaient jeunes. Plus rien n'existait. Ils s'évadaient de la vie sans voir que c'était la vie qui les fuyait à chaque seconde.

Charly s'était aperçu du changement; il eut tôt fait de se rendre compte de la naïve idylle.

Et de savoir qu'il n'avait plus à lui tout seul sa Chère Petite Chose, son cœur était meurtri. Il connut les jalousies qui désespèrent; un moment, il songea à interrompre les causeries ... C'était stupide! Il fallait qu'il mît le holà! Un galopin, voyez-vous ça!... Il promenait dans la montagne sa rage inapaisée. Il se brisait le corps de fatigue.

Sa promenade favorite avait pour but Eze, dressée sur son roc comme un nid d'aigle.

La nature tourmentée, le soulèvement formidable de roches jaillissant à pic au bord de la mer était à l'unisson du tumulte de son âme.

Ces maisons éventrées, ces murs croulants, cette solitude sauvage, ces ruines attestant un passé merveilleux étaient à l'image de la désespérance de ses pensées.

Debout sur la plate-forme du château, dominant les monts d'alentour, dans le décor le plus tragique et le plus beau qui soit, Charly songeait aux vissicitudes de sa vie errante et il se comparait aux oiseaux courant sur les mers incertaines...

De quoi se plaignait-il? Il était jeune encore, il était sain, il était fort... Et pour attester cette force, il soulevait un énorme quartier de roche, le maintenait à bout de bras pour le lancer à dix mètres de lui. Le bloc s'engloutissait dans l'abîme en grondant.

Satisfait par son acte, il évoquait les seigneurs de jadis, les rudes barons qui, du haut de leur nid, se défendaient contre les pirates.

Et les pirates eux-mêmes, ces Sarrazins tant redoutés, donnant l'assaut aux rochers et forçant la cité rebelle, il les voyait entrant par la Porte du Maure, dans le choc des boucliers et des armes, les appels des mourants, les cris des femmes et des filles ...

A SUIVRE

OPINION AMERICAINE

"The Wall Street Journal" dit, à propos de la Ruhr, que les Français avaient raison quand tout le monde avait tort

Nos lecteurs attacheront sans doute l'importance qu'il faut à une approbation de la politique française, manière Poincaré, par un journal comme le "Wall Street Journal," dont l'opinion est précieuse en matière financière et économique. C'est au point de vue financier et économique que les critiques prétendent se placer, lorsqu'ils disent que les mesures de coercition prises par M. Poincaré ne peuvent rien donner de bon. Or, "The Wall Street Journal" dit dans son éditorial d'hier soir:

"...Il est déjà devenu apparent que l'occupation française est efficace. Les Allemands ne se sont jamais débattus aussi lamentablement et aussi inutilement que depuis les quelques jours d'occupation d'Essen et du district environnant. La grève générale n'a pas duré une demi-heure. Les ordres de Berlin, de cesser la production et la livraison du charbon, sont déjà devenus lettre morte, pour une curieuse et typique raison allemande. On découvre maintenant que les livraisons de charbon, aux termes du traité, avaient été déjà malhonnêtement suspendues pendant trois mois. Evidemment les industriels allemands ont été pris à leur "bluff," et ils s'empressent de se soumettre aux conditions françaises.

"...Il n'y a jamais eu un perdant de si mauvaise foi que l'Allemand. Il a partié tout ce qu'il avait-sur la grande guerre, et perdu. Il a pendant quatre ans employé tous les moyens malhonnêtes pour esquiver le paiement de son pari. Nous n'avons jamais fait, dans ces colonnes, la distinction ridicule entre le mauvais kaiser et le bon peuple allemand. Chaque Allemand s'est cru un surhomme. Tous les Allemands, et non pas une poignée de fonctionnaires ou de partisans de Ludendorff, préconisent maintenant le sabotage des mines de charbon pour entraver l'action des Français.

"Mais les industriels voient qu'ils ont perdu la partie sur ce point. Cacher à New-York et à Londres, pour faire des bénéfices des deux côtés, sur les produits et sur les matières premières, le capital roulant des usines et des mines—c'est une chose simple; mais se voir enlever la surface exploitée de l'Allemagne est une autre affaire. Dans quelques jours, les financiers et industriels allemands viendront à composition. Les Français peuvent se féliciter d'avoir eu raison, lorsque presque tout le monde avait tort...

"On notera que le marché des valeurs n'a jamais reflété un doute sur ce point. Le marché des changes a été à peine affecté. C'est parce que le monde des affaires voit et doit voir les réalités. La diplomatie allemande tient commerce de phrase, et c'est un réel réconfort de voir que notre département d'Etat commence à s'apercevoir que les phrases allemandes ont aussi peu de valeur que les marks allemands."

AU MEXIQUE

Mexico.—Le décret ordonnant l'expulsion de Mgr E. Filippi, délégué apostolique au Mexique, pour avoir participé à des cérémonies religieuses contraires aux lois fédérales, est interprété généralement comme la première mesure importante prise par le président Obregon contre le prétendu caractère agressif des catholiques.

La Constitution interdit les manifestations extérieures du culte. D'autre part, les autorités religieuses assurent que Mgr Filippi n'avait nullement l'intention de violer la loi et que les cérémonies de Silao ont eu lieu sur une propriété privée et dans un but privé.

Mgr Filippi a déclaré à l'Associated Press qu'il était surpris de son expulsion qu'il qualifie de "procédé incroyable."

UNE NOUVELLE AFFECTION

Le docteur Pierre-Robin a présenté à l'Académie de médecine une description d'une affection encore inconnue, la "glossoptose." Elle se caractérise par le fait que les enfants ou les adultes qui respirent habituellement par la bouche ne peuvent respirer par le nez quand leur bouche est fermée parce que leur langue, à ce moment, tombe en arrière, par suite de l'insuffisance de la cavité buccale et qu'ainsi placée elle obstrue le pharynx et le larynx en s'appuyant sur l'épiglotte.

Parlant de cette observation et sachant que les respirateurs par la bouche sont toujours des candidats à la tuberculose, le docteur Pierre-Robin a institué un traitement spécial qui lui a donné, notamment à l'hôpital des Enfants-Malades, des résultats satisfaisants.

RÉUNION DE L'EPISCOPAT

Rome.—Devant le succès triomphal du congrès eucharistique international qui a eu lieu à Rome l'été dernier, le Pape Pie XI envisage l'organisation dans l'avenir de nouvelles manifestations de ce genre. Le Pape projette notamment la réunion de l'Episcopat mondial à Rome. Cet événement aurait une portée historique importante, car depuis 1870 aucune réunion de ce genre n'a eu lieu.

Culture Physique

On constate avec plaisir que notre population porte un intérêt de plus en plus vif, et surtout plus éclairé, à la culture physique comme moyen de se conserver en bonne santé et d'augmenter sa force de résistance contre les maladies. Et, circonstance heureuse, ce sont ceux qui en ont le plus besoin, c'est-à-dire les gens à métier ou à occupation sédentaires, qui ouvrent les yeux à la nécessité d'exercer rationnellement et assidûment leurs corps au moyen de mouvements appropriés.

Puisse ce mouvement s'étendre et gagner la masse. Peut-être sommes-nous encore trop portés généralement à confondre le sport avec la culture physique. Pourtant, la différence est très marquée entre les deux. La culture physique, en fortifiant graduellement l'organisme, en procurant une respiration plus profonde et plus large, en assouplissant les muscles fondamentaux, si on peut ainsi dire, prépare ses adeptes aux sports, s'ils désirent s'y livrer, et leur fournit la préparation qui leur permettra d'y exceller rapidement. Mais, pour qu'un sujet bénéficie de la culture physique, il ne lui est pas nécessaire de faire du sport. Qu'il se contente de suivre régulièrement les exercices tant de fois par semaine, d'exécuter les mouvements de la façon prescrite, et il ne tardera pas à constater combien sa tâche quotidienne lui pèse moins, parce que son endurance sera plus grande et son moral meilleur.

Deux des principales objections que l'on entend formuler lorsqu'on recommande aux gens de faire de la culture physique, c'est qu'ils sont trop vieux ou qu'ils n'ont pas le temps. Que ceux qui parlent ainsi visitent la gymnase du "National" à l'heure de la culture physique. Ils y verront là des personnes qui dépassent la cinquantaine, et parmi eux plusieurs qui ont les cheveux blancs. Ces personnes se croyaient trop âgées elles aussi, jusqu'au moment où, ayant décidé d'"essayer" elles ont éprouvé tant de bien de l'expérience, qu'elles sont devenues des ferventes de la culture physique.

Quant à n'avoir pas le temps, il suffit de répondre à ceux qui avancent ce prétexte qu'ils seront bien obligés de prendre le temps de se faire traiter par les médecins, lorsque leurs organismes, minés, et ébranlés, seront devenus incapables de soutenir l'effort quotidien. Mieux vaut "perdre" quelques heures par semaine à se mettre en état de résister victorieusement à la maladie que d'attendre d'être abattu pour toujours par cette maladie.

Que tous ceux qui le peuvent—et qui ne le peut pas?—pratiquent donc la culture physique. Ils y trouveront avantage à tous points de vue. Qu'ils s'inscrivent dès maintenant. L'hiver, avec ses amusements intérieurs, est une saison propice au développement des maladies. Allons chercher dans les exercices du corps cette respiration forte qui chasse le sang à travers les veines et ravive notre organisme tout entier; cette vigueur qui nous fait accepter et exécuter comme avec joie le labeur de chaque jour; cette clarté de vision physique et intellectuelle qui nous permet de mieux apercevoir et juger les êtres et les choses. Que notre devise soit: devenir robuste pour mieux servir la communauté.

LE SAHARA EST FRANCHI

Paris.—Une dépêche du Soudan annonce que la mission autochenille Citroën a franchi victorieusement le désert du Sahara, exploit sans précédent. L'auto-chenille est entrée à Tombouctou, dimanche matin. Le personnel de la mission et le matériel étaient en excellente forme.

"L'Action Française" rappelle que, parmi les pionniers du Sahara, au siècle précédent, était René Caille qui visita Tombouctou en 1832. Les descriptions faites par Caille furent suspectées par les Anglais, mais elles furent plus tard confirmées de tous points par l'explorateur allemand Henri Barth.

APPEL D'AME.

Le matin, gravement, est né de la nuit noire.
Il pleut des rayons blancs, les fleurs vont s'éveiller.
Il fait très calme au loin et les grands lis d'ivoire
Etirent au soleil leurs pétales mouillés.

L'heure s'écoule avec une lenteur de rêve;
Vois-tu pas se mourir la seconde et l'instant?
"Vain mirage, dit l'âme. Oeuvre, la vie est brève;
"Les roses ici-bas, pour fleurir n'ont qu'un temps!"

"—Est-tu triste? Es-tu las? Qu'importe! suis ta route:
Rien n'est beau, rien n'est grand comme la lutte et l'effort,
Et si, l'âme anxieuse, en quelqu'endroit tu doutes,
Tourne-toi vers le ciel où Dieu t'ouvre son port."

—Germaine de Smet.

Le calendrier des Aztec comprenait une année de dix-huit mois.

Les Lettres de la Tsarine

Le Courrier des Etats-Unis publie un article intéressant au sujet d'une correspondance entre la Tsarine et le Tsar Nicholas II, écrit par Raymond Recouly. Voici ce qu'il dit:

On sait le mot fameux de Leonora Galegai: "l'ascendant d'une âme forte sur une âme faible." C'est un ascendant de cette nature que la Tsarine exerce sur le Tsar. Elle le domine de cent coudées, elle le maîtrise par la supériorité, sinon de son esprit, du moins de son caractère et de son tempérament d'amoureuse et de qui la passion prend à tout moment une forme débordante, excessive, presque maladive. Après vingt ans et plus de mariage, elle écrit au Tsar comme si leur mariage datait du jour ou de la semaine précédente. Elle ne l'appelle jamais que (mon précieux adoré, mon plus cher des chers). Et ce ne sont pas là de vaines appellations. Car cette ardente tendresse, ces déclarations brûlantes se marquent par les traits les plus précis, les plus concrets. (J'ai couvert toute la nuit ton oreiller de mes baisers et j'ai désiré t'avoir près de moi). Et quelques jours plus tard: (je te couvre tout entier de baisers et te serre sur mon cœur si aimant).

Cet amour enfiévré, cette passion dévorante, accaparante de l'Impératrice, rien ne permet d'en suspecter la sincérité. Mais si son ambition, sa volonté de dominer, quoi qu'il advienne, ne s'en servent pas comme d'un très sûr moyen pour mieux assujettir l'Empereur, on peut dire en tout cas que rien ne pouvait servir davantage ses intérêts autoritaires et ambitieux. Cette tendresse trépidante, haletante, c'est comme un filet dont elle enveloppe son mari, un filet aux mailles serrées, à travers lesquelles celui-ci, à supposer qu'il en eût le désir, n'aurait certainement pas le pouvoir de s'échapper.

Une femme d'autant plus altière qu'elle se fait plus amoureuse et plus tendre, prétendant gouverner complètement le Tsar et par là la Russie tout entière, telle elle apparaît tout le long de cette correspondance. Dès que quequ'un essaie de se mettre en travers, elle l'écarte ou elle le brise. Nul être, en dehors d'elle, ne doit exercer de véritable influence sur son mari et personne au fond n'en exerce. Elle le connaît, elle le possède à merveille. Elle sait quels arguments il convient de mettre en œuvre pour emporter son adhésion. C'est en vain qu'il hésite, se dérobe. Elle finit tôt ou tard par lui imposer sa volonté.

Rien ne le prouve mieux que la fameuse disgrâce du grand-duc Nicolas que l'Empereur, pour son grand malheur et le malheur plus grand encore de son pays, écarta du commandement suprême des armées, pour le reléguer au Caucase. Ce fut la source de toutes les calamités; ce fut le commencement de la fin. Un grand-duc, qui se trouvait par sa naissance un des plus rapprochés du trône, m'a raconté que, dès qu'il apprit cette désolante nouvelle, il prit aussitôt le train et alla se jeter aux pieds du monarque pour le supplier de renoncer à sa décision. Mais ses supplications furent vaines: Nicolas II se montra irréductible.

Or, c'est la Tsarine qui, pendant des mois et des mois, avec une obstination, une énergie et aussi une habileté diabolique, l'avait peu à peu amené à cette mesure. La correspondance l'établit d'une façon lumineuse, péremptoire. C'est une de ses parties les plus passionnantes. On voit l'impératrice, telle un personnage de Shakespeare, à la fois Iago et lady Macbeth, jeter d'abord le soupçon, la calomnie dans l'esprit de son trop crédule époux, insinuer que le grand-duc Nicolas est en train d'usurper son autorité souveraine, empoisonner littéralement la confiance que celui-ci avait en lui, dévoiler des accusations de jour en jour plus précises, pousser, harceler l'Empereur jusqu'à ce qu'il finisse par céder. Et quand il a cédé enfin, quand la grave décision est officiellement annoncée, quel cri de triomphe qui se marque par une véritable explosion de lyrisme, par un couplet sur les droits tout puissants du monarque, élu de Dieu, et aussi par un redoublement de passion conjugale!

M. ALEXANDRIS A SALONIQUE

Salonique.—Le Ministre des Affaires Etrangères grec, M. Alexandris, est arrivé ici. Son voyage est en rapport avec la décision prise par la Chambre de Commerce de Salonique, qui s'est déclaré contre la zone libre Yougoslave à Salonique, estimant qu'elle serait au détriment des intérêts commerciaux de la ville.

M. Alexandris s'efforcera de convaincre les commerçants saloniciens que ce n'est pas seulement dans l'intérêt de la Grèce entière, mais aussi de la ville même, d'attirer tout le trafic yougoslave par ce port. Il traitera avec la Chambre de Commerce la question de modifier la convention conclue à ce sujet entre la Grèce et la Yougoslavie, celle-ci demandant des avantages plus grands que ceux prévus dans la dite convention.

Un américain vient d'inventer un appareil pour imprimer sur les fruits tels que les citrons, les oranges, les bananes, etc.

LES JOURNAUX ITALIENS ET L'ANGLETERRE

Les journaux italiens continuent à commenter très vivement l'attitude de l'Angleterre à la Conférence de Paris. L'éminent journaliste Rastignac blâme ouvertement M. Bonar-Law d'avoir abandonné la France et critique véhémentement sa politique à l'égard de l'Italie.

"L'Angleterre, écrit M. Rastignac, a tenté de nous priver du charbon qui nous revient, de notre or et de notre crédit. Elle a essayé de nous priver de nos garanties pour notre indemnité de guerre, ne voulant nous laisser que la dette que nous avons contractée en Angleterre pour notre participation à la guerre commune. La Grande-Bretagne n'a que trop de tendances à faire plusieurs jeux avec un seul paquet de cartes. Son but est d'user les Alliés pour mettre l'Allemagne, dont elle craignait autrefois la flotte de guerre et sa naissante puissance coloniale, dans son jeu et la faire servir aux intérêts britanniques. Maintenant l'Angleterre veut se servir de l'Allemagne pour tenir les Alliés à sa discrétion et enlever à ces derniers toutes les chances qu'ils pourraient avoir de se refaire économiquement et financièrement. L'Italie a vu clair et M. Mussolini a bien agi en la rangeant aux côtés de la France et de la Belgique."

UN PORC-EPIC

FAIT PREUVE D'UNE BELLE INTELLIGENCE

Hanover, Ont.—Un cultivateur vivant au sud de Tobermory, péninsule de Bruce, trouvait que ses pommes disparaissaient d'une manière mystérieuse. Une nuit que la lune éclairait, le cultivateur se mit en embuscade et attendit le maraudeur. Vers minuit, il aperçut un animal s'avancer vers l'arbre. C'était un porc-épic. L'animal hérissa ses piquants et se roula par terre. Quand il eût le corps assez garni de pommes, il prit le chemin de sa tanière où le cultivateur remarqua que les petits du porc-épic enlevaient les pommes et les serraient en lieu sûr. L'animal repartit ensuite pour le verger.

C'EST ÇA

Un cultivateur très à l'aise avait envoyé son fils deux ans dans une université américaine, afin d'en faire un homme très instruit.

Celui-ci, de retour depuis peu, feignait d'avoir oublié complètement sa langue maternelle, le français, et demandait constamment à son père le nom français de tel ou tel instrument aratoire. Or, un après-midi étant à regarder engranger du foin il ne manqua pas de s'informer du nom de l'instrument dont les engagés se servaient pour ramasser le foin en tas.

Le père, impatienté, lui dit: "Tu n'as qu'à poser fortement ton pied sur les dents tournées en l'air et je gage que tu vas le deviner..."

Notre yankee n'eut rien de plus pressé que de faire un savant pas de gymnastique sur les dents de l'instrument dont le manche vint le frapper en plein visage: "Maudit râteau," dit-il en bon canayen.

FEMME D'AFFAIRES

Léon.—Vous dites que c'est une femme d'affaires? de quelles affaires s'occupe-t-elle donc?

Louise.—Des affaires des autres.

ON DEMANDE

HOMME avec automobile pour vendre pneux en toile garantis. Arrangement seront faits au sujet de salaire et dépenses avec personne responsable. S'adresser au Gord-O-Van Rubber Company, 160 West Jackson Boulevard, Chicago, Ill.

Nerveuse Depuis Six Semaines

Une dame du Kentucky raconte comment elle devint forte et en bonne santé—Elle recommande le Cardui aux femmes faibles

Mount Vernon, Ky.—Mme Cynthia Vanhook, qui habitait jadis Stanford, mais qui habite ici maintenant, nous dit que peu de temps après qu'elle avait accouché de son troisième enfant, elle résolut de reprendre ses travaux de famille et que cela lui causa beaucoup de mal.

"J'ai commencé par me sentir affaiblir et me sentais point moi-même," voilà comment Mme Vanhook décrit ses malaises. "Pendant six semaines j'étais nerveuse et sans vigueur; j'étais obligée de prendre une femme de ménage pour faire mon travail.

"Mon docteur me dit que j'avais été trop imprudente et que cela avait causé un choc à mon système nerveux, et qu'il me fallait un tonique pour rétablir mes forces.

"Il recommanda Cardui. Dans peu de temps de m'aperçus d'une amélioration dans ma condition. J'avais pris trois bouteilles de Cardui et... ma santé avait été rétablie. Je suis maintenant forte et en bonne santé."

Cette dame du Kentucky ajoute qu'elle ne manque jamais de recommander le Cardui aux femmes faibles et épuisées.

Des milliers de femmes font des louanges du Cardui à leurs amies.

Ce doux et inoffensif tonique végétal a été en usage avec succès pendant quarante ans dans le traitement des nombreux malaises affligeant les femmes.

Votre pharmacien vends le Cardui.